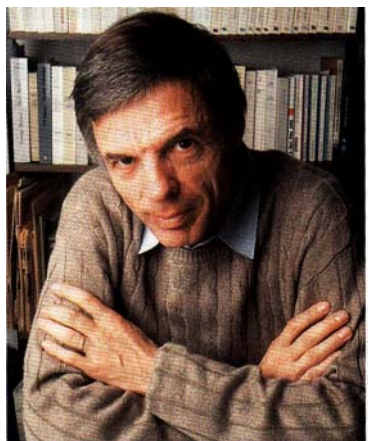


De Calvin à Castellion

Mon père, pasteur, ne comprenait pas qu'on fasse du «calvinisme» un synonyme de pingrerie, d'excès de scrupules ou d'inhibitions malades. Mais cela n'a rien à voir avec Calvin! s'exclamait-il. Il réagissait en théologien. Et bien sûr, le réformateur du XVI^{ème} siècle nommé Jean Calvin ne ressemble pas beaucoup au moderne pékin suisse romand qui baptise du nom de «calvinisme» le réseau de menus défauts dans lesquels il aime à s'empêtrer. Le Calvin historique n'est pas une décoction d'Amiel.

Pourtant, quelque chose du calvinisme originel a bel et bien perduré jusqu'à nos jours. On pourrait le résumer ainsi: ma conscience est conscience d'être mauvais. Je suis appelé à descendre en moi. Mais plus je descends en moi, plus je me découvre «méchant, pervers, inique et souillé» (telles sont les accueillantes paroles du *Premier catéchisme de Genève*). Et comme le souligne le début de *L'institution chrétienne*: «Nous ne pouvons pas aspirer à Dieu sans avoir commencé par nous déplaire à nous-mêmes.» «Nous déplaire à nous-mêmes!» O fortune de cette injonction!

Il lui reste à se complaire dans le déplaisir de soi. Sauf à tenter de secouer le joug en s'accusant du péché... de calvinisme, ce qui revient toujours à se noircir, donc à être plus «calviniste» que ja-



mais. Le péché selon Calvin connaît sa rémission. Mais le péché de calvinisme, lui, est sans rémission connue.

On a souvent dit que le Genevois Rousseau avait pris victorieusement le contre-pied du Genevois Calvin, en affirmant la bonté fondamentale de la nature humaine. Victorieusement, l'on peut en douter. Jean-Jacques ne cesse d'entrecouper ses cris d'innocence par des gémissements de culpabilité. Juste après l'épisode du peigne de Mlle Lambertier, dans *Les confessions* (protestation d'innocence), c'est celui du ruban volé (protestation

mais Rousseau. Passionnément occupé de soi, mais dans le déplaisir de soi. Suprême exemple, mais non le dernier, de narcissisme sans amour.

Bien entendu, l'approfondissement de la conscience est l'une des plus belles conquêtes de l'homme, et cet approfondissement ne va pas sans autocritique. Le protestantisme dans ce qu'il a de meilleur a aiguisé chez l'homme la capacité à déceler, à mesurer ses propres défauts. Mais dès lors que la conscience de soi consiste exclusivement à découvrir sa propre nuit sans pouvoir l'éclairer, l'autocritique devient autodestruction.

Mais aujourd'hui? *Tempi passati*, dirait-on. Pour les jeunes générations, «Calvin» désigne-t-il autre chose qu'un couturier, un sprinter américain, ou un héros de bande dessinée? Ces histo-

«Le péché selon Calvin connaît sa rémission. Mais le péché de calvinisme, lui, est sans rémission connue.»

res de conscience, de faute, de descente dans le maelström de son moi coupable, parlent-elles encore à quiconque aujourd'hui? Apparemment non. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. La société postcalviniste continue de se «déplaire» à elle-même. Simplement, sa culpabilité s'est déplacée. Nous ne sommes plus coupables aujourd'hui vis-à-vis de Dieu ou

des hommes, mais à l'égard des animaux et des plantes, des océans et des forêts. Il va de soi que le discours écologiste contemporain n'a rien d'exclusivement «calviniste», mais je note que les pays protestants y furent particulièrement réceptifs. Et lorsque vous regardez à la télévision des documentaires animaliers en provenance d'Allemagne (plutôt luthérienne, il est vrai), vous admirez à quel point l'homme y bat sa coulpe en permanence, et se découvre comme le seul vrai prédateur de la planète, le seul être fondamentalement et vraiment mauvais, qui perturbe, souille et détruit l'idylle de la Nature. C'est aujourd'hui Gaïa qui manie les foudres du Dieu calviniste.

Hérésie. A propos de foudres! Du «calvinisme» moderne, sécularisé et déchristianisé, je reviens au Calvin de l'histoire: en 1553, le réformateur fait condamner Servet pour hérésie. Le médecin espagnol meurt sur le bûcher. L'affaire faisant quelques remous, Calvin justifie son acte au nom de la défense de la juste doctrine et de l'honneur de Dieu. C'est alors qu'un autre réformateur, Sébastien Castellion, s'attache à lui répondre. Il affirme que l'«hérésie» ne saurait être un crime: l'esprit de la foi compte plus que la lettre de la doctrine, et surtout, le Christ ne saurait se réjouir lorsque des hommes font souffrir d'autres hommes, prétendument pour la plus grande gloire de Dieu. Le Christ, c'est la douceur, non la violence.

Ce texte de Castellion, véritable traité de tolérance avant la lettre, écrit en latin, n'avait jamais été traduit en français. Je me suis décidé à le traduire, à le préfacier et à le faire publier en 1998. Ce qui

«Pour les jeunes générations, Calvin désigne-t-il autre chose qu'un couturier, un sprinter américain ou un héros de bande dessinée?»

m'importait, c'était moins de condamner une fois de plus l'acte de Calvin que de faire entendre la voix de Castellion, qui fécondera, indirectement mais sûrement, la pensée des Lumières, et donnera force à une conception de la religion et du martyr qui reste un modèle aujourd'hui: Castellion disait que le vrai témoin de sa foi se fait brûler pour elle, mais ne songe pas à brûler les autres.

Fils de pasteur, j'ai voulu redonner vie à un texte violemment anticarlinien. Je ne crois pas que mon père m'en ait voulu: il était calviniste de doctrine, mais castellionien de moeurs. Rigide en ses principes, doux dans son caractère. Plutôt que ses principes, j'ai donc honoré son caractère. Et puis, tout bien compté, j'espère avoir également honoré le protestantisme, sinon le «calvinisme». Le pire défaut et la meilleure qualité de l'esprit protestant ne portent-ils pas un seul et même nom: l'autocritique?»